



**HAL**  
open science

## Journée d'hommage à Ali El-Kenz

Anne Marie Moulin

► **To cite this version:**

Anne Marie Moulin. Journée d'hommage à Ali El-Kenz. Hommage à Ali-El-Kenz, Institut d'études avancées de Nantes25, May 2022, Nantes, France. hal-03975969

**HAL Id: hal-03975969**

**<https://hal.science/hal-03975969v1>**

Submitted on 6 Feb 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Journée d'hommage à Ali El-Kenz,

Institut d'Études avancées, Nantes,

25 Mai 2022

## **Le legs d'Ali El Kenz aux sciences sociales**

**Anne Marie Moulin, UMR SPHERE (Sciences-Philosophie- Histoire)/Université Paris-Cité, Paris**

Je voudrais revenir rapidement sur l'itinéraire d'Ali. Je l'ai longtemps considéré avant tout comme un sociologue – observateur avisé des transformations de l'Algérie après l'indépendance. Pour moi, Ali était d'abord associé à la période intense de travaux sociologiques sur l'Algérie en transformation, qui a suivi l'indépendance, avec une pléiade de jeunes chercheurs optimistes et enthousiastes. Je me souviens, en 1968, alors que je résidais chez une parente coopérante à Alger à la Cité des Asphodèles, de moments heureux où, allongés sur le sable de la plage, nous voyions un avenir immense se lever à l'horizon. J'ai ensuite souvent prêté l'oreille aux souvenirs de Fanny Colonna et plus tard de Roland Waast, deux compagnons de route qui ne sont plus là pour parler de l'ardeur de tous à relever les défis d'une société émergeant d'une horrible guerre.

Maintenant, je laisse à d'autres, plus qualifiés que moi, comme l'ami Sari Hanafi, le soin de parler de l'œuvre sociologique d'Ali. J'aimerais parler à son propos d'une démarche qui, comme certains l'ont relevé, a de plus en plus associé aux analyses sociologiques classiques des considérations historiques sur l'Algérie coloniale, les luttes pour l'indépendance, et la reconstruction qui a suivi. Il a ainsi formulé des hypothèses sur les paradoxes de l'évolution du pays après les accords d'Évian, et tenté de pronostiquer les réconciliations possibles de la société algérienne. Finalement, Ali a fait clairement oeuvre tout à la fois de sociologue, d'historien, d'économiste et d'anthropologue et, plutôt que de parler de lui comme un représentant de la transdisciplinarité en sciences sociales, j'aimerais parler de ses dernières années comme celles d'un philosophe, écartelé par son exil entre une terre proche qu'il continuait à observer d'un œil critique, et un grand port français où il avait trouvé une attache, sans perdre le goût de la patrie.

Comprendre les paradoxes dans lesquels Ali voit l'Algérie enfermée, favoriser une dialectique qui permette de leur échapper, qui permette de concilier des oppositions apparemment irréductibles en les approfondissant, me paraît relever d'une démarche philosophique qui certes n'exclut pas les observations, les enquêtes et les expériences menées par les représentants des sciences sociales, mais, après avoir soigneusement documenté la thèse et l'anti-thèse, propose un dépassement.

Ali a été, en sciences sociales, l'infatigable champion de l'exploration du local, des territoires et des cultures qu'elles secrètent, et de l'impossibilité d'aborder un problème de société sans d'abord examiner et élucider les contraintes locales. Sans doute pensait-il à à celles de son pays natal, mais aussi à beaucoup d'autres pays

où la liberté connaît des entraves, la pire entrave à la réflexion étant précisément d'ignorer les contraintes, ce qui est probablement souvent le cas des Occidentaux, aveugles à leurs propres limites.

Nul mieux qu'Ali n'a fait toucher le tiraillement entre une modernité occidentale réductrice et une tradition également réductrice. J'ai pensé fortement à lui en 2019, quand j'ai assisté à un congrès médical à Oran consacré à l'organisation des soins palliatifs en Algérie. Le congrès était à la fois national et international. L'intérêt des autorités pour le sujet était marqué par l'arrivée du préfet de la wilaya au beau milieu des sessions. C'était quelques mois avant l'irruption du Covid-19. La proclamation officielle de l'urgence d'une organisation des soins palliatifs en Algérie s'appuyait sur les constats des sociologues et des démographes. Le congrès a pris acte de la diminution des prises en charge familiales au domicile de la vieillesse, de l'invalidité et du handicap, le développement du travail féminin entre autres affaiblissant une prise en charge restée jusque-là très performante. Certains traitements palliatifs nécessitent l'intervention d'un personnel spécialisé : médecins, infirmiers, kinésithérapeutes, etc.

Deux journées ont été consacrées à une revue des projets d'organisation, supposant évidemment des liens forts entre hôpital et médecine de ville. Le chantier a grandi pendant ces deux jours. Les formations nécessaires, les essais cliniques, la fabrication et la validation de protocoles, les grandes lignes de la santé publique ont fait l'objet de présentations et ont été discutées longuement entre collègues algériens et étrangers compétents en soins palliatifs.

Et puis, tout d'un coup, avant qu'on passe à une revue précise des besoins, des réglementations à établir, des moyens financiers nécessaires et des ressources disponibles et identifiables, une dissonance est apparue. Avant de conclure, par comparaison avec les voisins de la Méditerranée, sur la définition des soins palliatifs, et les modalités de la sédation profonde de la douleur, faisant la part des débats éthiques sur la poursuite des traitements, une intervention est revenue sur la signification et l'opportunité de développer des soins palliatifs qui se situent vers la fin de la vie, quand le malade souffre dans sa chair et connaît aussi l'angoisse et la douleur morale à *l'approche de la fin*. Le médecin intervenant a rappelé fermement et même sévèrement que la situation en Algérie, comme à Oran, n'était pas comparable à celle des pays d'Europe. Le malade est calme et confiant. Il récite la *shahada*, la profession de foi, et il se remet à la miséricorde divine ; son état physique et mental ne saurait être comparé à celui des incroyants. Les transferts de technologies, les discussions sur l'adoption et les leçons des pratiques étrangères, se trouvaient ainsi abruptement différées, sinon remises en cause.

On ne peut trouver de meilleur exemple de fracture entre la revendication d'un droit universel à la santé (sur le modèle prôné par l'OMS), le droit aux soins, affrontant le progrès des connaissances scientifiques et médicales, d'un côté, et de l'autre l'exaltation de la tradition, la revendication de l'authenticité, de l'identité, l'affirmation de ressources singulières locales, l'évocation d'une communauté fortement solidaire etc. Mais comment, de fait, gérer les importantes disparités de santé familiales aux sociologues, les différences entre les conditions physiques et psychologiques des

individus, l'émiettement de pathologies fort différentes, enfin comment s'assurer de la réalité de cette communauté virtuelle des vivants et des malades au seuil de la mort ?

Le congrès se termina dans une sorte de débandade en manifestant clairement un hiatus. Pour le combler et surmonter les difficultés, Ali nous manquait...

### **Le testament d'Ali**

Un texte laissé par Ali va me servir de fil conducteur pour évoquer sa philosophie personnelle, Dans ce texte inédit, écrit, peu avant sa mort, le 1<sup>er</sup> novembre 2020, intitulé *Le futur antérieur de notre présent*, il revient sur la question du lieu de sa sépulture, et avec une ironie qui était bien dans sa manière, en s'exposant aux foudres des bien-pensants, il raconte comment, de fil en aiguille, il a décidé de rester en exil, par-delà la mort.

La circulation des cadavres entre les frontières est devenue aujourd'hui chose admise, à dire vrai, fortement règlementée, soumise à nombre de précautions sanitaires et elle donne lieu à un commerce lucratif. Il est fini, le temps où les caravanes de cadavres cheminant en Orient en direction de l'Irak et des lieux saints des chiites à Nadjaf et Kerbela, suscitaient comme au XIX<sup>ème</sup> siècle l'indignation des hygiénistes occidentaux. Le transfert des cadavres, répondant aux demandes symboliques des personnes décédées, est aujourd'hui chose courante, *encadrée par des protocoles sanitaires exigeants*. Notre amie sociologue Fanny Colonna a souhaité reposer en terre algérienne (dans le caveau de famille), comme le docteur Pierre Chaulet, héros de l'indépendance algérienne, ce qui a donné lieu à des cérémonies officielles.

La méditation d'Ali sur la quête d'un morceau de terre où laisser sa dépouille m'a précipitée dans un abîme de réflexions sur l'organisation de notre survie, éphémère ou non, après la mort, situation à laquelle nous sommes tous confrontés, à moins que le sort nous prive du pouvoir de décision à la dernière heure. Ali explique avec beaucoup d'humour que, devant les difficultés administratives de toutes sortes, il a dû successivement renoncer au cimetière du quartier et de la mosquée de sa ville natale Skikda, puis à une place parmi les tombes dans la capitale, à Alger. J'avais éprouvé, il y a longtemps, la même désillusion quand j'avais annoncé mon souhait de reposer dans le magnifique cimetière marin d'Hergla, en Tunisie, quand on m'a objecté que, même convertie, je n'obtiendrais jamais l'autorisation.

Ce texte émouvant me paraît écrit par Ali en connaissance de cause, à savoir qu'il sait qu'il se hasarde sur la passerelle qui nous relie à l'au-delà, un au-delà dont pour la plupart nous ne savons pas s'il existe concrètement mais qui tout au moins est présent dans notre imaginaire. Régis Debray fait remarquer - irrespectueusement - que si Dieu a mis du temps pour s'exprimer dans l'Histoire, la Bible survenant bien après la préhistoire de l'humanité, les hommes ont toujours honoré leurs morts, comme en témoignent les peintures rupestres. J'ai été très émue de lire ce texte d'Ali, qui me permet de me situer à la fois de son vivant et au-delà de sa disparition qui n'est d'ailleurs pas une vraie disparition puisque nous nous sommes réunis pour parler de lui et commémorer son souvenir.

Je suis très sensible à ce que ce soit à Nantes qu'Ali ait abordé au soir de sa vie, Nantes d'où sont partis tant de hardis voyageurs, motivés par la recherche de la gloire et de la fortune, mais aussi par la curiosité et la soif de science, et que ce soit là que finalement il repose. Ali a choisi Nantes, le grand port marqué par l'ambition intellectuelle des voyages mais aussi par les vilénies commises à cette occasion, c'est donc un choix à la fois nécessaire et contingent. La célébration des voyages n'est pas univoque. Les voyages sont l'occasion de briser les tabous et d'établir de nouvelles alliances, mais peuvent aussi engendrer des désastres, la ville de Nantes en France a été la première à le reconnaître. Dans l'Antiquité, le périple de Jason dans sa nef *L'Argo* a été considéré comme ayant transgressé un tabou qui impose de rester dans son fief naturel. Cette condamnation touche même la construction d'un bateau : ce serait pour les Anciens Grecs un crime qu'arracher le pin et creuser son tronc pour fabriquer la pirogue qui va fendre le flot avec le fer. Il déclenche les catastrophes qu'on connaît avec l'histoire tragique de Jason et de Médée... Ali a participé *pleinement* à la réflexion de Nantes sur son passé.

Dans son texte, j'ai trouvé une interrogation à partager avec ses parents et amis et avec les contributeurs de l'hommage. Le souci du lieu de la tombe - rappelons-nous le drame du refus de la terre chrétienne aux comédiens du temps de Molière ou aux divorcés (dans mon enfance !) - suggère l'importance d'une forme de survie locale. C'est au moment de son interruption que l'existence humaine prend tout son sens. Pour reprendre les mots d'Ali, « c'est la mort qui donne sens à notre vie singulière. » Pour Ali, « la relation à nos morts est un des fondements de notre existence sociale et historique ». La crise des cimetières en Algérie, dont l'entretien est si négligé, est révélatrice de celle, plus profonde, que traverse aujourd'hui le pays. Ali fait remarquer à cette occasion le contraste, encore une contradiction, entre l'oubli et la négligence des vieux cimetières (et pas seulement celle des cimetières juifs, comme on l'écrit parfois), et l'exaltation des morts glorieux, ceux qui sont venus du fond d'une histoire ancienne réinterprétée, et les *shuhada* de la guerre d'indépendance, à qui un véritable culte est officiellement rendu.

Le poète Abû Alâ' el Ma'arî disait : « Respecte le sol sur lequel tu marches, la poussière que tu as sur les pieds contient la chair de tes ancêtres. » Curieusement, dans sa quête d'un lieu où reposer sa tête, Ali n'évoque pas directement la possibilité de s'approprier voire de naturaliser une portion de terre étrangère. Pendant la première guerre notamment, il est apparu très vite que certains corps, en dépit des efforts des camarades, étaient restés sur place et n'étaient pas identifiés plus tard. Cet aspect ressurgit au moment des cérémonies de commémoration de la bataille d'Al-Alamein en Égypte (novembre 1942), avec ses multiples cimetières correspondant à tous les pays protagonistes et aussi ses emplacements réservés aux anonymes. C'est en pensant à l'éventualité de mourir à l'étranger que le poète anglais Rupert Brooke (qui devait périr en mer !) avait écrit en 1917 :

"If I must die

Think only this of me

That there is a corner of foreign country

That is forever England."

Si je dois mourir,

Ne pensez pour moi qu'à une seule chose

C'est qu'il y a un coin de terre étrangère

Qui est pour toujours l'Angleterre.

Un poème poignant et en même temps représentatif d'une forme d'impérialisme britannique.

### **Le Covid et le statut des morts d'épidémie**

À propos du sens de la mort et de la dernière demeure, Ali n'aura pas eu le temps de s'emparer de l'expérience du Covid,

L'épidémie de Covid a eu un impact considérable sur la vie du peuple algérien. Au moins deux ouvrages d'inspiration sociologique ont déjà paru, sans parler des commentaires de la presse et des médias. La première conséquence a été évidemment l'interruption de la vague du *hirak*, cette contestation de la politique gouvernementale qui occupait la rue depuis des mois et qui a été mise au pas par les mesures autoritaires de confinement et de distanciation sociale. La deuxième a été les aménagements du passage dans l'au-delà.

Quand Ali a dépeint avec une certaine nostalgie le brin de conduite au cimetière par les proches et les amis, il n'a pas prévu que, comme en Europe, les autorités algériennes simplifieraient la toilette et la manipulation des morts, par crainte de la transmission du virus et de la contagion des cadavres. On a créé à Alger une aire « Covid », séparée, dans les cimetières, comme jadis on faisait en Occident pour les lépreux, retranchés définitivement de la communauté. Dans les grands hôpitaux d'Alger, on a procédé au transfert des corps dans un emplacement particulier des cimetières, un « carré Covid ». La création de ces carrés spéciaux a déclenché un tollé et l'indignation des familles concernées. Évidemment, cette innovation n'a eu lieu que dans les grandes villes. Les dispositifs traditionnels, toilette funéraire et port de la dépouille par les hommes jusqu'au cimetière, se sont maintenus à la campagne, notamment en Kabylie, où le contrôle sanitaire ne s'est guère manifesté.

La fracture si souvent évoquée par Ali est là, avec une modernité vécue à la fois comme désirable et suspectée voire rejetée, source d'émulation et d'intégration au reste du monde, mais aussi cible de méfiance et de refus.

Au passage, je voudrais m'attarder sur la question du statut singulier des morts d'épidémie, elle entre dans cette démarche de recherche du sens, qui a été évoquée plus haut. Le sociologue Ali serait là pour dire que cette démarche ne connaît pas de conditions universelles. On parle déjà de commémoration des morts d'épidémie, comme en d'autres temps, on parlait de la commémoration des morts de la guerre. En fait, quel statut pour eux, victimes ou héros ? Tout dépend du sens que l'on donne à une épidémie de virus, à laquelle il semblait que nous étions préparés, pour laquelle nous possédions des systèmes de détection d'urgences dont le lien était reconnu avec les modifications de l'environnement, étant donné nos rapports avec la nature et l'ensemble du monde vivant.

Tout d'abord, les « morts du Covid », de quoi sont-ils morts exactement ? Des limitations de la médecine impuissante à rétablir les fonctions de l'organisme attaquées par un virus inconnu ? Ou les individus ont-ils seulement devancé un terme proche de toute façon, auquel le virus n'a fait que donner une chiquenaude ?

Le sens de la mort en masse au moment de l'épidémie a été recherché au cours du temps dans la culpabilité des hommes et la colère divine. Mais à l'intention des fidèles les théologiens médiévaux ont avancé l'idée que mourir d'épidémie est une marque de prédilection divine : elle donne accès au rang de martyr et permet d'entrer au paradis sans avoir besoin du lavage du corps et de la purification rituelle (ce qui entre parenthèses avait peut-être pour effet d'éviter la contagion !). On retrouve ces considérations aussi bien chez les chrétiens byzantins au moment de la peste justinienne au VII<sup>ème</sup> siècle que chez les musulmans au XII<sup>ème</sup> siècle au moment des Croisades. La fin de vie n'est-elle pas par définition acceptable avec sérénité par celui qui peut à tout instant prononcer la *shahada*, réactualisant son abandon à Dieu ? On revient au dilemme du congrès d'Oran.

### **Entre l'ici et l'ailleurs, toujours une passerelle**

Pour terminer, je voudrais, à propos de ces va et vient entre le local et le global, entre le passé et le présent, à qui Ali avait voulu donner un sens, rappeler l'expérience partagée par notre génération d'une mixité entre l'ici et l'ailleurs. J'ai découvert dans la bibliothèque d'une amie décédée, Véronique Schiltz, professeur à l'université de Besançon, les souvenirs dactylographiés d'une institutrice du nord de la France, qui dans l'immédiate après-guerre, avait occupé son premier poste en Algérie à Miliana. Elle y avait découvert le drame de l'apartheid dans la société provinciale algérienne. Enfouie dans le milieu pied-noir où elle avait nécessairement atterri, elle s'avouait avec peine, des années plus tard (elle était rentrée en France au début de la guerre) qu'elle n'avait pas vraiment « connu » les Algériens et exprimait à la fois nostalgie et culpabilité. Pourtant, cherchant sa trace à Besançon, grâce à une ancienne étudiante de Véronique, j'ai appris qu'elle était revenue en Algérie 30 ans plus tard et avait pu rencontrer certains de ses anciens élèves qui avaient fait une belle carrière dans l'Algérie postcoloniale et l'ont accueillie à bras ouverts.

Dans les années qui ont suivi la guerre, oserai-je aussi évoquer le rapprochement entre les deux pays, par ce que j'appellerais une « mixité de réparation » ? Notre génération, voulant tourner la page, a beaucoup pratiqué les mariages mixtes. Sa vogue a été facilitée par la fréquentation commune des universités. Il se mêlait à l'ivresse de la codécouverte des cultures et à la libération sexuelle des années soixante le désir (inconscient ?) de réparer l'injustice et le dommage subi et de rattraper le temps perdu, tourner une page blanche et réinventer le monde. Mon amie Barkahoum Ferhati effectue actuellement un travail de mémoire sur l'aide apportée aux fedayin et aux familles musulmanes par des chrétiens progressistes : elle a recueilli des témoignages auprès d'une communauté en voie de disparition : Mgr Tessier, évêque d'Alger, de nationalité algérienne, vient de mourir.

Fidèle à sa dialectique porteuse de sens et de solutions, Ali a tenu jusqu'au bout les exigences contradictoires du local et de l'universel et nous lègue son engagement.

Anne Marie Moulin